

Princeton. A. Marcone établit un parallèle avec un autre antiquisant en exil, Mikhaïl Rostovtzeff (*Alföldi e Rostovtzeff*, p. 65-76), remarquant l'usage de certains termes anachroniques, qui se sont imposés à eux par les vicissitudes de leur vie (« propagande » pour Alföldi, « bourgeoisie » et « capitalisme » pour Rostovtzeff), mais aussi de « grandes erreurs » responsables de renouvellements historiographiques importants. Une deuxième contribution de G. Alföldy revient sur les fondations alföldiennes de la recherche sur la Pannonie romaine et les développements ultérieurs, notamment l'admirable productivité des nouvelles générations d'historiens, ce qui en fait l'une des provinces les mieux connues de l'Empire (*Roman Pannonia from Andrew Alföldi to the Twenty-First Century*, p. 293-314). Sont brièvement évoqués son charisme, sa productivité remarquable, son activité éditoriale (dont les séries *Dissertationes Pannonicae* et *Dissertationes Bernenses*). Les identités qu'il a pu endosser sont le mieux illustrées par les trois formes de son prénom, hongr. András, all. Andreas, angl. Andrew, utilisées par les divers contributeurs. La contextualisation historique éclaire en partie les opinions d'un savant qui assumait le patriotisme de son époque (p. 29, sur la cause de la « supériorité culturelle magyare » et les droits historiques de son pays), car il fut fortement marqué durant sa jeunesse par son expérience individuelle, principalement centre-européenne, dans un pays bouleversé par la chute de l'Empire austro-hongrois et le traité de Trianon (1920), puis par la montée des totalitarismes, l'extrême droite d'abord, la dictature communiste ensuite, enfin, par l'exil définitif. Des *indices* de noms et de sources complètent le livre. Il est des ouvrages qui peuvent desservir un thème ou une personnalité par un traitement trop rigide, trop naïf ou scholastique ; ce n'est aucunement le cas du présent recueil : posant la question de l'actualité dans le siècle présent d'un savant qui s'est illustré au siècle précédent en tant que modèle insurpassable d'érudition et de subtilité (p. 175), ce riche volume se donne à lire comme un hommage intelligent à la mémoire et à l'œuvre d'un historien d'exception, par l'exercice conjoint de l'admiration et de la distance critique, nécessaire et inévitable.

Dan DANA

Dimitris TZIOVAS (Ed.), *Re-imagining the Past. Antiquity and Modern Greek Culture*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. XVIII-420 p., 32 ill. (CLASSICAL PRESENCES). Prix : 85 £. ISBN 978-0-19-967275-2.

Le présent volume est issu d'un congrès international tenu en juin 2011 à l'Université de Birmingham, où un département d'études portant sur la Grèce ancienne, médiévale et moderne exerce ses activités depuis plus de quatre-vingt ans. Cette réunion de spécialistes avait pour propos d'examiner les diverses façons utilisées par le peuple grec entre le XII^e et le XX^e siècle pour se réappropriier son passé antique et se construire face aux Européens occidentaux, qui estimaient en être les seuls dépositaires et jugeaient à l'aune de cette appropriation les Grecs qui leur étaient contemporains. Les participants ayant été nombreux, Dimitris Tziouvas publie un choix de dix-neuf communications, regroupées en cinq sections, dont il justifie la raison d'être après avoir rappelé la thématique du congrès (chap. 1). La première section, intitulée « L'Antiquité, la Grèce et l'Europe » comprend trois chapitres. Anastasia Stouraiti (chap. 2) décrit l'effort spécifique des « antiquaires » crétois pour reconstituer le

passé de leur île durant la seconde moitié du XVII^e siècle, époque où les Vénitiens se passionnaient pour le passé de leur empire. Roderick Beaton (chap. 3) envisage la nouvelle identité de la nation grecque, telle qu'elle est conçue par Shelley en 1821 dans son drame lyrique *Hellas*. Alexandra Lianeri (chap. 4) analyse des traductions et représentations de la tragédie *Antigone* hors Grèce au XIX^e siècle, ainsi que la traduction réalisée par Alexandros Rizos Rangavis en 1857. La deuxième section regroupe quatre chapitres centrés sur l'aspect politique de la revendication identitaire à diverses périodes de l'histoire de la Grèce. Tassos A. Kaplanis (chap. 5) s'efforce de cerner l'identité grecque à travers les noms dont se servent les habitants du pays pour se désigner eux-mêmes et note ainsi l'intéressant passage des termes *Rômaïoi/Rômioi* à l'ethnonyme *Hellenes*. Peter Mackridge (chap. 6) cerne la portée de la démarche « classiciste », qui pousse Neofytos Doukas (env. 1760-1845) à comparer le couple « attique classique / grec moderne » au couple « hébreu / yiddish », à cette différence près que Doukasi n'envisage pas de moderniser le grec ancien, faute de connaître la langue utilisée quotidiennement par ses compatriotes. Vangelis Karamanolakis (chap. 7) étudie le rôle joué par l'Université d'Athènes à partir de 1837, date de son inauguration, dans la réappropriation de l'héritage antique ; les moyens mis en œuvre sont le choix du grec ancien comme langue de rédaction des thèses et des grades universitaires, les mentions systématiques du glorieux passé dans les discours officiels ou encore ses statues, ses fresques et son architecture. Alexander Kazamias (chap. 8) aborde la période postérieure à la guerre civile, durant laquelle la revendication d'une *ethnikofrosyni*, arrimée au passé antique, permet de distinguer, selon les partisans d'une droite musclée, les « bons » Grecs de ceux qui le sont moins. La troisième section comprend également quatre chapitres, consacrés au regard porté sur la civilisation matérielle de la Grèce ancienne par la littérature, le cinéma, la photographie et le théâtre. Dimitris Plantzos (chap. 9) aborde la notion de « *xenomania* » ou désir de représenter la Grèce telle qu'on la conçoit en Occident à travers le roman « *L'archéologue* » (1904) d'Andreas Karkavitsas et la filmographie de Theo Angelopoulos. Eleana Yalouri (chap. 10) s'intéresse à l'intégration du passé antique dans la vie actuelle des Grecs à travers la publicité et différentes expressions de la mode. Katerina Zacharia (chap. 11) étudie à partir de textes du XX^e siècle le discours national véhiculé à propos d'une Grèce éternelle et authentique. Eleni Papazoglou (chap. 12) analyse la signification du retour en force des drames antiques, tels que les trois tragédies de l'*Orestie* et l'*Antigone*, dans la Grèce moderne et dans le reste de l'Europe entre 1900 et 1933. La quatrième section traite de la réception littéraire de l'Antiquité à travers six chapitres. Gonda van Steen (chap. 13) décrypte la *Lamentation d'Athènes*, un poème de 69 vers composé au XV^e siècle, qui évoque le sort tragique de la cité tombée entre les mains des Ottomans en 1456. David Ricks (chap. 14) souligne l'influence exercée par Lucrèce sur le poète Kostis Palamas (1859-1943), le romancier Konstantinos Theotokis (1872-1923) et le poète Kostas Karyotakis (1896-1928). Gunnar De Boel (chap. 15) examine comment les Doriens et les études qui leur sont consacrées sont utilisés par des romanciers modernes pour signifier une forme de résistance à la « colonisation » de la Grèce par les puissances occidentales. Marinos Pourgouris (chap. 16) met en évidence le lien qui unit le recours à l'Antiquité et une idéologie moderne dans l'œuvre intitulée « *La quatrième dimension* » du poète Yannis Ritsos, lequel recrée des personnages anciens en

utilisant le prisme du communisme. Dimitris Tziouvas (chap. 17) commence par retracer la survie du *Philoctète* de Sophocle en Europe à partir du XVIII^e siècle et analyse ensuite l'utilisation qu'en fait Yannis Ritsos à plusieurs reprises. Rowena Fowler (chap. 18) lit le poème « *Sur les genêts (aspalathoi)* » de Georges Séféri (1900-1971) à la lumière des écrits de Platon et du poète Seamus Heaney (Irlande du Nord) dont elle démontre l'influence. La cinquième section ne comporte qu'un seul chapitre qui sert de conclusion à l'ensemble. Après avoir rappelé que les études sur la réception de l'héritage antique ont souvent fait l'impasse sur la Grèce, pourtant particulièrement concernée par celui-ci, Lorna Hardwick (chap. 19) montre combien il importe d'analyser le rapport entre le passé et le présent de la Grèce tel qu'il a été envisagé par les Grecs et par le reste de l'Europe et met en évidence les pistes ouvertes par ce type de démarche. Par la richesse de ses points de vue et de sa documentation, le livre édité par D. Tziouvas constitue ainsi une contribution remarquable à l'histoire de l'héritage antique, qu'il renouvelle en valorisant un de ses chaînons manquants, à savoir le rôle joué dans celle-ci par la Grèce depuis le Moyen Âge jusqu'aujourd'hui. On lui souhaite dès lors de nombreux lecteurs et une large diffusion auprès de ceux qui s'attachent à décrire « la survie » de l'Antiquité.

Monique MUND-DOPCHIE

Hélène MÉNARD et Cyril COURRIER (Ed.), *Miroir des autres, reflet de soi (2) : Stéréotypes, politique et société dans le monde occidental (de l'Antiquité romaine à l'Époque contemporaine)*. Paris, Michel Houdiard, 2013. 1 vol. 300 p., ill. Prix : 25 €. ISBN 978-2-35692-105-5.

Le second volume consacré au stéréotype en tant que partie méconnue de l'imaginaire romain rassemble les contributions qui n'avaient pas trouvé place dans le volume précédent. Son introduction, rédigée par les deux responsables du programme de recherche pluridisciplinaire entamé en 2008 et des Actes qui en sont l'aboutissement, détermine le noyau commun entre les deux publications et justifie leur complémentarité : le premier volume étudie les stéréotypes dans leur processus d'élaboration et leur rôle à travers les représentations que le corps politique et social donne de son fonctionnement, le second porte sur leurs évolutions. Une première partie analyse la permanence et le renouvellement des stéréotypes lors de la production des ouvrages et dans leurs rapports avec les buts poursuivis par les auteurs qui y recourent (cinq contributions). (1) Noëlle Géroudet traite de l'iconographie de la déesse Roma, depuis la naissance de celle-ci en Orient comme divinité poliade, comparable à Athéna, jusqu'à son identification à l'*Vrbs* éternelle d'Hadrien et de Constantin en passant par la personnification de l'État sous la République. (2) Éric Morvillez analyse le stéréotype du jardin romain, dans lequel les constructions, en particulier les barrières, jouent un rôle déterminant vu leur stabilité, alors que la végétation, de par sa nature même, est fluctuante et dès lors plus difficilement saisissable. (3) Sarah Rey étudie le lieu commun de la décadence de Rome à travers la représentation du Capitole, symbole de l'État romain, qui incarne tantôt la résistance face à la décadence, tantôt l'image même de la décadence à en juger par l'évolution négative des pratiques religieuses, tantôt encore l'antithèse du monde chrétien. (4) Aline Estèves étudie les personnages de la magicienne et de la sorcière à l'époque impériale, où survivent certes les représentations de